

«UNE SAISON EN ACRATIE»

2009

Éditions du Petit véhicule

Avertissement...

Ce dernier ouvrage de Serge MAHÉ n'a pas été largement diffusé. Il ne l'a été que dans son environnement proche d'amis anarchistes et syndicalistes.

Il y évoque des aspects de sa vie privée que nous ne reproduiront pas ici.

Seuls les extraits en relation à son activité militante, dont ses relations avec d'autres militants de son temps sont ici présentés.

Anti.mythes.

[...] Service militaire, partie en Allemagne, partie en Afrique du Nord à l'emplacement de la future «*ligne Morice*». C'est «*libéré de mes obligations militaires*», selon la formule, que je m'engageai dans la vie sociale. A vrai dire, avant mon départ, j'étais déjà élu secrétaire de la commission des Jeunes de la section départementale du S.N.I. (*Syndicat national des Instituteurs*). Pas seulement un titre: la période connaissait des turbulences sérieuses. La campagne de Suez, l'invasion de la Hongrie et surtout l'appel au contingent pour poursuivre la guerre en Algérie. Les conseils syndicaux étaient envahis par des jeunes effarés et coléreux. Un gouvernement de gauche, socialiste et radical, pour lequel j'avais voté, jurant qu'on ne m'y baiserait plus. Je m'aperçus que malgré les assertions d'indépendance et les références à la *Charte d'Amiens*, les responsables nationaux étaient inféodés soit au PS, soit au PC qui avaient de conserve voté les pouvoirs spéciaux à Guy Mollet pour prolonger la guerre et appeler le contingent. La F.E.N. et le S.N.I. (*) étant cloisonnées en tendances, fonctionnant comme des mini-partis, je décidai de rallier l'*École Émancipée*, petite tendance minoritaire révolutionnaire. De la part des majoritaires socialistes qui me considéraient comme leur dauphin, j'eus droit aux réactions acerbes de gens qui se sentent à la fois trahis et mal dans leur cause. Le responsable départemental de l'E.E. (**) était un trotskyste, André Cardinal, gentil mais un peu coincé entre Luther et Robespierre, qui m'avait collé aux fesses dans toutes mes réunions de jeunes mais dont j'appréciais la rigueur.

Un jour, je tombai sur un tract, fort modeste, adressé aux syndiqués de la F.E.N., de la C.G.T. et de F.O. en désaccord avec le vote des pouvoirs spéciaux. Cela me bottait. La réunion avait lieu dans un bistrot tenu par des algériens, place Viarme. Je m'y rendis, tranquille dans mon petit blouson de cuir. Il y avait là une brune, bien en chair, qui avait ôté ses chaussures et s'affalait sur la banquette. Quelques types arrivèrent et saluèrent Lulu. Et puis, tiens, tiens... Cardinal qui écarquilla des yeux en me voyant. L'ambiance était sympa. Mais ça tournait en rond, pas d'ordre du jour, pas de prise de parole... visiblement on attendait quelqu'un. De même que le pêcheur laissait entrer avec lui la tempête, la lutte des classes et la révolution pénétrèrent dans le bistrot quand la porte s'ouvrit sur un homme à forte corpulence, à la voix rauque un peu bégayante. Flanqué de deux camarades, Alexandre revenait d'une grève à Couëron. La revendication était «*des augmentations uniformes*» censées unifier les luttes. J'appris que le terrain était peuplé de réformars, d'anars et de trotskars, de stals et de cathos. Il y avait là une demi-douzaine de militants F.O. ou C.G.T., Cardinal et moi comme enseignants. Personne ne s'occupait de moi, ni pour s'en méfier, ni pour m'éduquer. Cela me plaisait bien. Ce soir-là, Alexandre Hébert ne m'avait même pas remarqué: un chef, quoi.

Par contre, l'ange Cardinal veillait sur moi. Aucune réunion de ce petit groupe, le C.L.A.D.O. (*Comité de liaison et d'action pour la démocratie ouvrière*) ne se tenait sans que j'y sois convoqué. Outre le groupe nantais, il devait y avoir un vague relais à Niort. Un éphémère journal national, *La Commune*, sortit quelques numéros. C'était un groupe de discussions plus qu'une organisation. Régulièrement participait au groupe de Nantes, un homme jeune et séillant, volubile et sarcastique, fort en gueule, il soulignait ses assertions d'un geste saccadé, du tranchant de la main et grinçait des dents. Tout un spectacle. Ce titi parisien qui nous faisait l'honneur de descendre à Nantes s'appelait Pierre Lambert, de son vrai nom P. Boussel. Si l'on

(*) *Fédération de l'Éducation nationale* (fédération autonome ancêtre, parmi d'autres, de l'actuelle *Union nationale des syndicats autonomes* - U.N.S.A.) dont le *Syndicat national des Instituteurs* était partie. (Note A.M.).

(**) *École émancipée*. Courant syndicaliste-révolutionnaire et tendance organisée de la F.E.N. (Note A.M.).

considère qu'Hébert représentait le courant anarcho-syndicaliste dans les instances de F.O., que Lambert dirigeait le parti trotskyste le plus intégré dans les syndicats, on comprendra que le C.L.A.D.O. s'avéra une école exceptionnelle pour un néophyte, bien supérieur à tout cours didactique. Dans ce genre de groupe composite, mi-trotskar, mi-anar, on trouve toujours quelqu'un pour vous proposer sa marchandise. Ainsi je lus, après *l'Histoire de la révolution russe* par Trotsky, *La révolution inconnue* de Voline. De même pour *l'Histoire du mouvement ouvrier* (par Rosmer, Monatte, Pelloutier...). Exercice formateur: on me demanda d'organiser une exposition sur la *Commune de 1871* dans une librairie nantaise. Entre mes lectures, les réunions du C.L.A.D.O. dont je fus promu secrétaire, de l'E.E. dont je défendais la motion laïque aux congrès nationaux du S.N.I., les réunions statutaires du syndicat, et aussi celles du F.R.I. (*Front de résistance à l'intégration*) à Paris où se retrouvaient, outre Lambert et Hébert, Maurice Joyeux de la F.A. (*), quelques éléments de L.O. (**) ... toutes ces activités ne laissaient guère de place aux états d'âme. Et pourtant...

Pierre Lambert avait débarqué un matin de juin 1950, en pleine grève des fonctionnaires, attiré par l'U.D.F.O. 44 dirigée par un nommé Hébert réputé révolutionnaire. C'est dans le bureau de l'UD qu'Alexandre a trouvé ce type qu'il ne connaissait pas, parmi quelques copains matinaux. D'accord sur l'analyse et la stratégie, Pierrot et Alex fraternisèrent spontanément. C'était tout bénéfique pour Alexandre: il fut décidé que les troupes de Pierrot, qui se comptaient sur les doigts d'une main, seraient la logistique de l'U.D. Quant à Lambert, il s'implantait marche par marche dans le mouvement ouvrier syndical. Mais cette coopération fraternelle fonctionnait à cartes biseautées. Un jour, Lambert se pointait avec une résolution qu'il avait ingénument rédigée dans le train, telle militante de l'E.E. arrivait à la réunion avec un texte auquel elle avait pensé dans le métro. En somme, nos petits camarades nous apportaient des plats préparés qu'ils avaient cuisinés ailleurs. C'était bien leur droit, souvent c'était bon, mais pas toujours, et rien ne nous obligeait à consommer. Néanmoins, cette impression de se retrouver en seconde zone n'était pas unanimement appréciée. Devant cette petite troupe trotskyste investissant l'U.D. au pas cadencé, les copains anars s'alarmèrent et s'éclipsèrent.

Je fis part à Alexandre des inconvénients que comportait notre «*unité d'action*» avec nos vaillants camarades, au demeurant efficaces. Plutôt que de les critiquer, je convainquis Alexandre d'en prendre de la graine. Créer un journal, construire un réseau d'anarcho-syndicalistes qui se réuniraient régulièrement. Le journal fut *l'Anarcho-Syndicaliste* dont le premier numéro que je rédigeai de A à Z sortit en janvier 1961. Les abonnements et nos cotisations constituaient l'intendance. Quant à «*l'organisation*», elle naquit d'une trinité: le groupe Pelloutier de Nantes, le groupe S. Faure de Bordeaux avec Jo Salamero et un petit groupe Zimmerwald de Niort avec Mormiche. C'était trop maigre pour qu'on puisse parler d'une Fédération. Mais j'en rédigeai les statuts en ayant en tête un développement qui déboucherait sur une fédération de groupes. Pour lors, on se contentera de l'«*Union des Anarcho-Syndicalistes*» (U.A.S.).

D'emblée, le frêle esquif anarcho-syndicaliste dut affronter des turbulences. De même que tous les membres du groupe Pelloutier, j'appris par la presse à grand tirage qu'Alexandre Hébert appelait à voter André Morice aux élections municipales de Nantes. Même si j'avais voulu faire le gros dos, les trotskystes tenaient à se démarquer d'un compagnon aussi compromettant. Ce fut à l'occasion d'une ultime réunion plénière du C.L.A.D.O., sur un texte signé Lambert-Mahé. En plus des griefs concernant une alliance avec l'artisan de la ligne Morice en Algérie, je considérai pour ma part que l'initiative d'Alexandre était peu compatible avec la lettre et l'esprit de la *Charte d'Amiens*. Alexandre n'apprécia pas et nous quitta. Pour comprendre l'incohérence d'un homme qui milita constamment pour la paix en Algérie et le rapatriement du contingent, peut-être fallait-il regarder du côté de la franc-maçonnerie. Les trotskystes me firent comprendre qu'en l'absence du secrétaire de l'U.D., le C.L.A.D.O. ne les intéressait plus. Néanmoins, Pierre Lambert m'invita avec mon épouse dans sa maison de Locmariaker où Mme Boussel nous reçut fort civilement. Après déjeuner, Pierrot me proposa une promenade en bord de mer. Il me déclara que si je voulais, j'avais ma place au parti. Je lui répondis que j'appréciais notre collaboration sur le plan syndical mais, ayant lu le programme de transition de la 4^{ème} Internationale, il était exclu que j'adhère au parti. Il n'insista pas. La journée s'acheva amicalement.

Lavé de tout opprobre, l'U.A.S., en l'absence d'Alexandre, continua de se développer. Nous reprîmes contact avec des camarades du Calvados, de Mayenne, du Vaucluse... *L'Anarcho-syndicaliste* sortait régulièrement. Tous les mois, je convoquais un *Comité fédéral*. Nous rencontrâmes la *Commission syndicale* de la F.A. en mars 1966 et rédigeâmes avec Maurice Joyeux une résolution très claire contre l'intégration des syndicats aux organismes d'État. Il se trouva que Daniel Cohn Bendit, entouré de quelques-uns de ses

(*) *Fédération anarchiste*. (Note A.M.).

(**) *Lutte ouvrière*; journal et nom d'usage commun du parti trotskiste *Union communiste internationaliste*. (Note A.M.).

amis, assista à cette réunion. Sur la recommandation de son frère Gabriel il m'avait aimablement hébergé la veille dans son appartement. Visiblement le sujet n'était pas son truc, il ne joua aucun rôle, mais son attitude sarcastique vis-à-vis de Joyeux me déplut. La barque U.A.S. tenait la voile. À l'*École émancipée*, par exemple, nous n'étions plus de simples compagnons de route (des «*idiots utiles*» disait Lénine). Il fallait compter avec nous. C'est alors que du fond de l'horizon universitaire une vague énorme s'annonça, s'enfla pour éclater en tsunami. C'était en mai 68.

Une génération de petits jeunes gens issus de bonnes familles prenait conscience plus ou moins clairement d'une mutation de la société. Leur place de futurs cadres n'était plus assurée. Les héritages hiérarchiques étaient compromis. Le capitalisme familial de papa cédait du terrain au grand capital national et international. On sentait déjà que tout serait impitoyablement soumis à la loi du marché, y compris les services publics. On présenta comme une explosion juvénile et enthousiaste ce qui exprimait une inquiétude et un malaise. Les valeurs républicaines: égalité, citoyenneté, laïcité... apparaissaient comme des principes abstraits et ringards. Les espoirs communistes avaient sombré dans le stalinisme. Les socialistes avaient conduit la guerre d'Algérie que De Gaulle dut conclure. Alors, foin du marxisme, du matérialisme et du socialisme, il fallait «*changer la vie*», dans une grande farandole, changer les couleurs du temps, changer les mentalités. C'est sans doute pourquoi, tout au long de la grève, dans la Sorbonne occupée, l'aumônier servit la messe chaque matin dans une chapelle comble.

Nous aussi avions droit à l'affluence des néo-révolutionnaires. Les salles de café où nous tenions nos réunions U.A.S. habituelles n'étaient plus assez grandes, encombrées par des jeunes premiers accompagnés de jolies poupées, images de mode. Pas question de désigner un président de séance, ça faisait réac. La parole était à ceux qui la prenaient et criaient le plus fort. On m'accusa de répudier indistinctement toutes les idéologies. L'université était «*un cadavre*», les partis, les syndicats... à détruire. La lutte des classes, une rengaine marxiste dépassée... A une réunion, j'avais présenté un texte volontairement ferme sur la défense du syndicalisme. Je savais que c'était un texte de rupture, mais je comptais sur quelques amitiés fidèles, dont Jo Salamero. Je me retrouvai seul, pratiquement exclu. Le groupe de Niort prit la direction des opérations (un vague secrétariat). *L'Anarcho-syndicaliste* devint un torchon: *L'Anarcho*.

[...] Mon vieux poste de T.S.F. (**) m'apprit la généralisation de la grève.

Lorsque ce lundi matin, j'arrivai prendre mon service à l'école des Dervallières, la cour était déserte. Par contre, par la vitre de la cantine, on voyait une forêt de têtes attentives. A mon entrée impromptue, il y eut quelques sourires. Mon ex-femme pérorait sur l'estrade et expliquait que le dimanche, à la F.A.L. (***), avait été décidé d'organiser un comité de grève dans les écoles. Quand elle eut fini, dans un silence consterné, je pris sa place et déclarai: «*Si j'ai bien compris, nous devons constituer un comité de grève*» et j'ajoutai, sortant mon petit carnet de militant: «*Bien entendu, je m'inscris en tête. Que ceux qui veulent s'inscrire lèvent la main*». Personne ne fit objection à mon auto-désignation comme secrétaire du Comité, un tantinet bureaucratique.

Assemblées générales tous les matins, délégations au *Comité central* à la F.A.L. l'après-midi. Des débats avaient lieu. La pédagogie évidemment. Certains voulaient la présence des parents dans les classes, d'autres non. Dans sa grande sagesse, le secrétaire trancha: «*Ceux qui souhaitent la présence des parents pourront le faire, ceux qui n'en veulent pas ne pourront y être contraints*». Unanimité. La *Maison des jeunes*, jouxtant l'école, avait été investie et son directeur congédié, en chômage technique. Un tour de garde était institué la nuit et un contact téléphonique établi avec la F.A.L. Le bruit courait que nous étions menacés d'une attaque de fascistes, mais que nous disposions d'armes, des barres de fer, dans le sous-sol de la *Maison des jeunes*. Diantre!

Les accords de Grenelles sonnèrent la fin de la récré. Le bilan: des augmentations de salaires (vite rattrapées par l'inflation), une troisième semaine de congés payés, et pour les enseignants, la rénovation pédagogique: plutôt éduquer qu'enseigner, expression orale, sport, exposés d'élèves, sorties scolaires, travail en équipe, voire inspection collective, etc... En queue de comète, l'irruption de la C.F.D.T., née en 1964, avec ses mots d'ordre: participation, contrats d'entreprise, autogestion, forme gauchiste d'association capital-travail qui créa bien des confusions dans les sphères libertaires.

(*) Abréviation de: *Télégraphie sans fil*, l'ancêtre de la radiophonie, de la télévision... (Note A.M.).

(**) *Fédération anarchiste*. (Note A.M.).

(***) *Fédération des amicales laïques*. (Note A.M.).

J'étais élu conseiller syndical E.E. Ma position était la défense des organisations syndicales contre vents et marées, nonobstant les divergences que nous avions avec leurs dirigeants. Ce n'était pas une opinion unanime à l'E.E. Certains de ses membres, influencés par Colin, se baladaient dans les manifs en criant «*Simbron [le secrétaire du SNI] on aura ta peau*», avec des banderoles «*École publique, école privée deux marionnettes de la bourgeoisie*». Aux réunions de l'EE, des membres de la L.C.R. (*) et des pseudo-anarcho-syndicalistes faisaient front contre les trotskystes-lambertistes qui adoptèrent une position carrément scissionniste. Ils prétendaient faire avaler en force, à l'E.E., le mot d'ordre du *Front unique ouvrier* (F.U.O.). C'était la mort annoncée de l'E.E. telle que nous l'avions connue et bâtie. A l'issue d'une réunion à Paris où je n'avais pu faire entendre raison, je décidai d'alerter tous les groupes E.E. départementaux. J'avais préparé un texte dans lequel j'expliquais ce que signifiait F.U.O., tel que Trotsky lui-même l'avait défini: «*Un bloc homogène regroupant parti et syndicats, dont le moteur serait le parti de la 4^{ème} Internationale*». Inacceptable pour un anarcho-syndicaliste et pour tout syndicalisme indépendant. J'avais préparé des enveloppes qu'avec Fernande Lecoutaller nous postâmes à Chartres. Elle s'amusait beaucoup de l'aspect romanesque du geste. Il n'amusa pas tout le monde. Dans le prochain numéro d'*Informations Ouvrières*, j'avais droit à un édit de Lambert qui dénonçait avec hargne: Serge Mahé et le «*Mahéisme*» qui voulait «*apporter sa pierre au monument de l'anti-trotskyisme*». Du délire. Mais des groupes F.U.O. s'instituaient dans certains départements et présentaient des listes aux élections des commissions paritaires. Il fallait trancher. Je préférais que ce soit moi qui le fasse plutôt que Cohn (**) et ses acolytes. J'affirmai l'incompatibilité d'appartenance à l'E.E. et au F.U.O., mais je préservai des perspectives d'actions communes entre les deux courants contre l'intégration des syndicats à l'État, la défense de la laïcité... L'ami Cardinal me fit la gueule quelque temps.

A l'E.E., je me retrouvai donc seul au milieu des gauchistes de la L.C.R. et des copains de Cohn. Je devais me battre sur tous les fronts. L'occasion m'en fut donnée lors d'une séance à Savenay. Je laissais se dérouler une réunion routinière et sortis de mon cartable un tract du *Conseil de Nantes*, séquelle de Mai 68. Je fis circuler ce maudit papier où j'étais traité de «*suppôt de Guy Mollet*». Les camarades étaient plutôt scandalisés... sauf Cohn qui ricanait: «*C'est pas méchant, disait-il, c'est marrant*». Ça va l'être encore plus, ajoutai-je: «*Vu que je vous représente à la C.A. de la F.E.N., je demande au groupe E.E. de me voter une motion de confiance!*». Un pavé dans la mare, un brouhaha incroyable. Une voix toutefois réussit à se faire entendre: «*Je comprends la réaction de Mahé, je voterai la confiance*», c'était Breteau, un prof L.C.R. Alors la comédie atteint à son comble: Cohn monta sur la table et déclara: «*Je ne suis pas d'accord avec Mahé, mais je demande qu'on vote la confiance!*». Je bouclai mon cartable et, sans un mot, sans serrer les mains je quittai la salle.

[...] De l'eau avait coulé sous les ponts depuis l'affaire Morice. Je présume qu'Alexandre avait repris contact avec l'O.C.I. (***), je crois même savoir que Paul Duthel servit d'intermédiaire. C'est alors que cheminant dans les rues de Nantes, tandis que je montais la rue Boileau sur mon trottoir de droite, je ris devant moi Alexandre qui, les mains au dos et le ventre en avant, descendait son trottoir de gauche, autrement dit, le même trottoir. La rencontre fut chaleureuse. Devant un bock de bière nous convînmes qu'il serait intelligent de nous revoir.

[...] ... l'histoire poursuivait son cours, parfois très ténu. Pour lors il passait par l'école des Dervallières où un jeune homme maigre et sujet aux ulcères d'estomac, se passionnait pour le mouvement ouvrier, le syndicalisme et notamment l'anarcho-syndicalisme. Impatient autant qu'ambitieux, impressionné par les visites d'Alexandre Hébert qui, au portail de l'école, me prenait à témoin des élucubrations de *l'Anarcho*, Bernard Bolzer me pressait de reconstituer un groupe anarcho-syndicaliste. C'est à cette période que, venant de chez les trotskystes, Hervé Hochard, intelligent et cultivé, décidait de me contacter.

[...] Le groupe Pelloutier de Nantes s'était finalement constitué. Nous envisagions avec enthousiasme la reconstruction de l'U.A.S. sur les bases (anarchie et syndicalisme) toujours solides de la précédente. La rencontre eut lieu à Limoges en septembre 1975. Marc Prévotel, l'ami fidèle de Salamero, était là. Le journal était tiré à Lyon. On pouvait à nouveau se réclamer de l'U.A.S. Ce que je fis en Loire-Atlantique en constituant avec Cardinal une liste commune F.U.O.-U.A.S. aux élections paritaires, avec l'adresse de Cardinal et la mienne. Chacun chez soi, c'est un gage de convivialité. Cependant le camarade Bolzer, égaré dans ses ambitions bureaucratiques désertait de plus en plus le groupe anarcho-syndicaliste, surtout depuis son

(*) *Ligue communiste révolutionnaire*, parti trotskiste ancêtre du *Nouveau parti anticapitaliste*. (Note A.M.).

(**) Gabriel COHN-BENDIT, demi-frère de Daniel COHN-BENDIT. (Note A.M.).

(***) *Organisation communiste internationaliste*, parti trotskiste ancêtre des *Parti des travailleurs* (plus loin P.T.), et *Parti ouvrier indépendant*. (Note A.M.).

accession au grade de secrétaire de la section S.N.I., en accord avec les réformistes. C'est à cette période qu'Hervé Hochard perdit pied sur la table d'opération du cerveau...

[...] L'U.A.S., deuxième mouture, me donnait une drôle d'impression. Hervé Hochard manquait, tant comme ami que comme militant. Bolzer jouait sa partition personnelle. Alexandre s'opposa à Jacques Fabre, d'Avignon, qui demandait qu'un quota des cotisations centralisées restât aux groupes locaux. Même chose quand je proposai une cotisation allégée pour les étudiants. Tout le monde cotisait par prélèvement automatique à l'unique caisse centrale, sauf moi qui envoyais mon chèque chaque mois. Ça déplaisait à Alexandre qui en fit la remarque... L'U.A.S. me semblait évoluer dans le sens d'un club dont Alexandre était le gourou. Je résolus de prendre l'air, mais après une explication politique.

C'est alors qu'un soir s'encadra dans ma porte Alexandre accompagné de Joël Bonnemaison, sa coqueluche du moment, un type très ouvert partageant sa convivialité entre Alexandre Hébert et Jean-Marie Le Pen. Je devinai à leur mine qu'un malheur était arrivé: le camarade Le Bescop, trotskyste en fraction à la F.C.P.E. (*), s'était fait virer du bureau à l'issue du congrès national. Un brain-trust s'était réuni d'urgence chez Saliou, trotskyste en fraction au P.S. et adjoint à la Mairie de Nantes. Il y avait en plus de Hébert et Saliou, Gaboriau, trotskyste secrétaire de l'U.L.-F.O., Bolzer en fraction au S.N.I. pour son propre compte et Le Bescop lui-même, je suppose car je n'y étais pas. Ils avaient décidé de réagir par un texte de soutien à Le Bescop en dénonçant la trahison de la F.C.P.E. face aux attaques contre l'école et la laïcité: «*Serge Mahé est le mieux placé pour écrire à ce sujet*». Je compris qu'on ne discute pas avec une famille en deuil.

Bien entendu, je n'avais que faire des facéties de la F.C.P.E., et ne voyais pas d'intérêt à «*sauver le soldat Le Bescop*». Par contre, je connaissais bien les attaques contre l'école laïque, et j'avais écrit plusieurs articles à ce sujet. Je n'eus aucun mal à stigmatiser point par point la politique de la F.C.P.E., du C.N.A.L. (**), des P.S.-P.C., de la F.E.N. et du S.N.I., en prenant garde de ne citer aucun sigle, aucun nom. J'évoluai au niveau des principes, sur les cimes républicaines. Le noble texte s'intitulait: «*Défense de l'école laïque*». Le surlendemain, comme prévu, les deux compères qui avaient passé commande vinrent chercher mon œuvre. Après avoir parcouru le texte, Alexandre déclara: «*C'est pas ça qu'on avait prévu...*». Bonnemaison y jeta un regard oblique et conclut: «*Non, mais c'est bien!*». J'attendis peu de temps le verdict du brain-trust. C'est Saliou qui me téléphona: «*Le texte est très bon, on ne changera pas une virgule, on propose seulement de remplacer ton titre par "Appel aux Laïques"*».

L'affaire était lancée. Nous récoltâmes d'emblée un paquet de signatures sur le plan départemental. Après son premier geste de surprise, Alexandre jouait le jeu, et obtint des signatures de membres du Bureau confédéral F.O. A la *Libre-Pensée* (***), le texte faisait un tabac. *L'Anarcho-syndicaliste*, depuis janvier 1980, publiait à pleines pages les noms de signataires. Les trotskystes ne pouvaient garder plus longtemps une position attentiste. Il fallait concrétiser quelque chose où ils prendraient leur place. Ce fut le «*Comité pour l'Appel aux laïques*» que je présentai dans un discours introductif à Paris en janvier 1980. Outre les militants de Loire-Atlantique que l'on connaît, on y comptait Labrusse et Azoulai de la Libre-pensée, Lambert, Prévotel, Salamero et Marc Blondel futur secrétaire confédéral de F.O., sans oublier François, Chaintron, enseignant trotskyste en fraction au C.N.A.L. Nous approchions des élections présidentielles. Il fut décidé d'adresser le texte de l'*Appel* à tous les candidats. Script-boy de service je fus chargé de rédiger la lettre. La réponse de Mitterrand (avril 1981) fut édifiante: à l'antipode de l'*Appel aux laïques* (équipes éducatives, la laïcité ouverte, conseils d'école...). Mais l'O.C.I. (et d'autres) faisaient campagne pour Mitterrand. C'est pourquoi *L'Anarcho-Syndicaliste* fut le seul à publier la réponse de Mitterrand. Le Comité organisera, Porte de Pantin, Pantruche pour les titis, un meeting de dix mille personnes en janvier 1982. Premier résultat: Bolzer et Chaintron reçurent de leurs instances respectives une note comminatoire leur interdisant toute représentation. Pratiquement une exclusion.

Sans vouloir magnifier son rôle, disons que l'*Appel* avait secoué le microcosme et favorisé quelques recompositions. Chaintron devient secrétaire de la F.N.E.C.-F.O. (****), Bolzer secrétaire du S.N.U.D.I.-F.O. (****), Salamero secrétaire de la L.P., Blondel lui-même y a préparé son élection. L'*Appel aux Laïques* avait

(*) Fédération des Conseils de parents d'élèves, dite en son temps: *Fédération Cornec*, du nom de son président, Jean CORNEC (Note A.M.).

(**) Comité national d'action laïque, conglomérat politico-syndicalo-associatif sensé défendre l'Instruction publique, contre-le financement des écoles privées sur fonds publics. (Note A.M.).

(***) Fédération nationale de la Libre Pensée, dite plus loin: L.P. (Note A.M.).

(****) Fédération nationale de l'Enseignement et de la Culture - Force Ouvrière. - Syndication national unifié des Instituteurs et Directeurs - Force Ouvrière. (Note A.M.).

joué son rôle, il me restait une mise au point à régler, en interne, avec l'U.A.S. Ce que j'avais à dire était simple, je l'exprimai lors d'une réunion à Nantes: l'U.A.S. intervient correctement dans la lutte des classes, compte tenu de ses moyens; mais son développement est compromis par un défaut de définition théorique. Les jeunes syndicalistes que nous rencontrons ne comprennent pas en quoi nous nous différencions des trotskystes et des réformistes que nous côtoyons dans les luttes quotidiennes. La réponse tranchée d'Alexandre coupait court à toute discussion: «*La théorie, c'est de l'idéologie!*». Salamero opina du bonnet, tandis que Sylvianne Hochard et Christine Kanoui m'approuvaient.

C'est un coup de fil de Gaëlle Hébert, la bru d'Alexandre, qui m'apprit le suicide de Cardinal. Je savais qu'il souffrait de violents maux de tête. J'ignore si cela peut conduire à s'ouvrir les veines. Je savais aussi qu'il avait des problèmes avec le Parti. Lesquels? Rocton fut délégué pour se rendre chez lui contrôler ses archives, sans doute afin que rien de ce qui ne devait en sortir n'en sortît. André avait la stature d'un héros ou d'un saint, et l'écorce propre à cette corporation le handicapait dans certains contacts qu'il eut probablement souhaités plus chaleureux. Peut-être aussi peut-on mourir de ça...

Après ma tentative d'explication, j'avais cessé de fréquenter l'U.A.S., une sorte d'éloignement sans violence. *L'Anarcho-syndicaliste*, auquel j'étais resté abonné, avait évolué, grands titres en couleurs. Directeur, Alexandre Hébert, secrétaire de rédaction, Joël Bonnemaison. Et voilà qu'à la veille des présidentielles de 1988, l'U.A.S., par la voix de son journal, appelle à voter pour le candidat Pierre Boussel, alias Lambert. Je ne pouvais plus me taire, aux yeux de beaucoup de mes camarades, j'appartenais toujours plus ou moins à l'U.A.S. Ma première *Lettre Anarchiste* titrait: «*Boycott des urnes*». Elle sera suivie d'une trentaine d'autres. Autour de cette publication se regroupèrent des copains syndicalistes et anarchistes, sous le sigle de l'A.S.A. (*Alliance syndicaliste anarchiste*). Certains venaient de l'U.A.S., d'autres comme Jean Hédou de la F.A., ou Fabrice Lerestif du groupe de Rennes. Mais il y avait un hiatus. J'étais toujours dans la perspective d'une organisation de groupes, fédérés à l'A.S.A., qui pourrait jouer un rôle dans la lutte des classes. Fabrice Lerestif me fit comprendre que la F.A. et son journal suffisaient, quelles qu'en fussent les contradictions et les ambiguïtés, inhérentes selon lui à la grande maison libertaire. Je lui rétorquai que dans une grande maison pouvaient cohabiter plusieurs courants. Visiblement il n'était pas chaud pour développer l'A.S.A. J'ai gardé mon amitié à Fabrice, qui a repris contact avec mon gendre Michel, et Sylviane Hochard pour monter un groupe F.A. à Nantes. Quant à Jean Hédou, il battait le pavé parisien sous le drapeau noir pour des causes diverses, le dimanche. Et la semaine, il emboîtait sagement le pas des réformistes de la Fédération F.O. de l'Équipement. Un sérieux récompensé puisqu'il devint trésorier puis secrétaire de la Fédération. Bon vent à Jean Hédou. Dommage qu'il n'ait pas usé de son influence pour faire publier dans le M.L. (*) le bref communiqué de l'A.S.A., sur lequel nous nous étions mis d'accord. Dommage aussi que mon livre *Propriété et mondialisation* n'ait pu élire domicile aux éditions du M.L., surbookées d'après Jean Hédou...

Cependant, le S.N.U.D.I.-F.O. faisait ses premiers pas sous la direction de son secrétaire général B. Bolzer. Contrairement à ce qu'on était en droit d'espérer, suite à l'accord tacite manifesté dans le cadre de l'*Appel aux Laïques*, des convulsions violentes menacèrent bientôt l'existence du S.N.U.D.I.-F.O. Alexandre et moi avions bien remarqué une intimité entre Bolzer et Grosset, le trotskyste désigné pour le seconder dans la construction du S.N.U.D.I. En fait, il s'agissait d'une connivence. Le réseau partait de Lerda-Meret, à l'ombre de Bergeron, et s'étendait au sein d'une fraction scissionniste de l'O.C.I., comprenant Grosset, derrière Cambadelis, en liaison probable avec Jean-Louis Bianco de l'Élysée. J'intervenais comme je pouvais, de mon lit où me clouait une crise de palu ramené du Cameroun. Je rédigeai un texte à lire par Sylvaine à l'Assemblée Générale, qui n'impliquait pas un vote départageant une majorité et une minorité, mais aboutissait à une séparation pure et simple. Bien entendu le problème se posa à l'échelon national et se régla par le départ de Bolzer. Il essaya de monter le S.I.E.N. (**), un bidule qui fit long feu. Les ambitions nationales de Bolzer se réduisirent à un poste d'adjoint à la mairie socialiste de Nantes.

[...] Alexandre, publie assez régulièrement un *Anarcho-syndicaliste* mensuel sur quatre pages, organe, non plus de l'U.A.S., mais d'une *Association de groupes Fernand Pelloutier*. Il assure les éditos. Marc Prévôtel a publié un recueil de ses articles sur «*Cléricalisme moderne et mouvement ouvrier*», un livre fort documenté. Dans le numéro de juillet paraît mon article («*Les urnes ou la rue*»), initialement publié dans *Le Monde Libertaire*, qu'Alexandre m'a demandé de reproduire (avec références). Jo Salamero, œuvre au P.T. pour la création d'un *Parti ouvrier*. C'est Blondel qui lui succède au secrétariat de la Libre-Pensée. La radio nous apprend le décès de Pierre Lambert, casse-bonbons mais homme de cœur et d'action.

(*) Pour le *Monde libertaire*, journal de la *Fédération anarchiste*. (Note A.M.).

(**) *Syndicat indépendant de l'Éducation nationale*. (Note A.M.).

Parfois un air nostalgique de Charles Trenet me trotte dans la tête: *Que reste-t-il de nos amours?* Mais, la vue de ma bibliothèque rassérène, un petit meuble acheté en kit à la Camif. À l'étagère supérieure, parmi d'autres livres, quelques-unes de mes œuvres. La vie d'un militant est un faisceau de discours, d'écrits, de réunions... C'est comme le semeur qui *«jette à poignées la moisson future au sillon»*. On ne voit pas où la graine tombe. Pour moi, le sol le plus fertile est celui des héritiers de F. Pelloutier et de la Charte d'Amiens. Quant à l'atmosphère, nos ennemis sont peut-être en train de ressouder des solidarités qui s'étaient distendues. Lors de la grève imposante des cheminots, on a remarqué que les cadres défilaient à côté des ouvriers et des employés. Un autre enseignement: contrairement aux injonctions de Thibault, la poursuite de la grève, à l'appel de deux syndicats, a été relativement bien suivie, alors que les cheminots allemands et hongrois étaient en grève dure.

A l'étagère au-dessous... alors, là! Trois photos, celles de mes petits enfants [...]
